

# L'ÉGYPTE

PAR

LAORTY-HADJI (*Le Ben Gaylan*)



PARIS

CHEZ LEMAITRE, ÉDITEUR

QUAI DE L'HORLOGE, 33

1857  
4358

(C)

## PRÉFACE

---

Quand nous avons visité pour la première fois l'Égypte, ce pays, si intéressant par ses monuments et ses souvenirs, était encore tel que l'avaient trouvé Savary, Norden, Poekoke, Volney, et les savants de l'expédition française, et, peut-être, tel qu'il était à l'époque de la conquête de Sélim. Nous avons été témoin des premiers progrès accomplis par Méhémet-Ali, et nous sommes convaincu que cette contrée, qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité, et qui a vu Moïse, les Pharaons, Alexandre, les Ptolémées, César, Saladin, saint Louis et Napoléon, est appelée à voir renaître sa prospérité sous l'influence de la civilisation moderne.

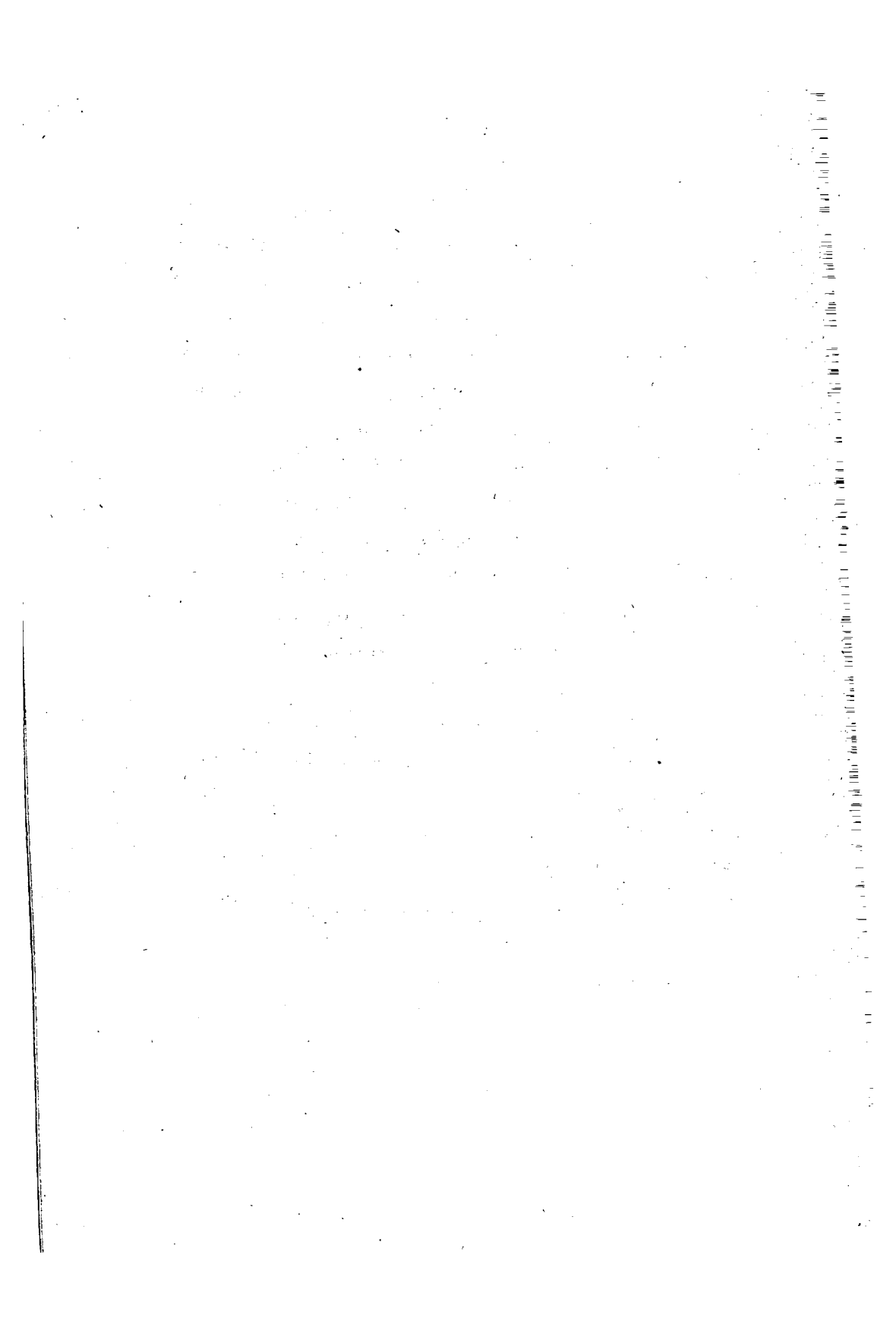
Nous avons parcouru le grand fleuve qui est une des merveilles de l'Égypte. En remontant le Nil jusqu'en Nubie, et en le redescendant ensuite depuis la seconde cataracte, nous n'avons pu nous lasser d'admirer, sous tous ses aspects divers, cette immense artère qui vivifie depuis tant de siècles la terre des pharaons. Où commence le Nil et avec lui la vallée de végétation qu'il forme? On n'est guère plus avancé sur cette question qu'il y a deux mille trois cents ans, puisque, du temps d'Hérodote, on avait reconnu le cours du Nil pendant une navigation de quatre mois de durée. Tout ce qu'on sait de plus aujourd'hui, c'est qu'à une certaine hauteur, le fleuve est formé de la réunion de deux grandes rivières : le Bahr-el-Abiad, ou fleuve Blanc, qui est le véritable Nil, à l'ouest, et le Bahr-el-Azrak, ou fleuve Bleu, à l'est. Mais personne ne connaît encore les sources mystérieuses du Nil, malgré les courageuses tentatives des deux voyageurs qui l'ont remonté jusqu'au point le plus éloigné, M. d'Arnaud en 1841, et M. Brun-Rollet en 1853.

Cette question, que la science n'a pu encore résoudre, est moins importante pour l'Égypte que celle de la fécondation de ses terres. C'est le plus grand intérêt d'un pays qui a deux millions d'hectares à fertiliser. Les princes les plus illustres sont ceux qui s'en sont occupés le plus utilement, et l'un des principaux titres de gloire de Rhamsès le Grand ou Sésostris, c'est d'avoir construit des canaux. D'autres pharaons, les Ptolémées, les empereurs romains, Adrien et Trajan surtout, les califes mêmes, se sont occupés de ce soin avec plus ou moins d'ardeur. L'un des reproches les plus graves que l'on pût adresser à l'anarchie des Mamelouks, c'est qu'ils négligeaient toutes les mesures d'administration générale relatives à l'irrigation du pays. Méhémet-Ali, dès qu'il fut le maître, attachait une très-grande importance aux travaux

de canalisation, et l'on sait tout ce qu'il a sacrifié d'hommes et d'argent à la construction du canal Mahmoudieh. Mais ce qui doit ajouter bien plus encore à la fécondité du sol égyptien, aussi bien qu'au commerce et à la prospérité des nations occidentales, c'est le grand canal maritime projeté entre Suez et Péluse, qui non-seulement joindrait les deux mers, mais se reliait en outre à l'intérieur de l'Égypte au moyen d'un autre canal de communication alimenté par les eaux du Nil.

Le percement de l'isthme de Suez, dont l'exécution est attendue avec tant d'impatience par tous les hommes éclairés de l'Europe et de l'Orient, fixe en ce moment sur l'Égypte l'attention du monde. Cette grande entreprise, en rapprochant l'Inde de l'Europe, en donnant une impulsion immense aux relations commerciales de tous les peuples, ne peut manquer de féconder les germes excellents qui subsistent toujours dans la vallée du Nil, et d'ouvrir à l'Égypte une ère nouvelle de richesse et de grandeur par le développement du commerce et de l'industrie de toutes les nations. Une des questions qui préoccupent à un si haut degré l'Europe, et particulièrement la France, le bonheur des populations et de la civilisation du monde, recevra, par le succès de ce projet, la solution la plus heureuse, aussi bien dans l'intérêt du peuple égyptien, de ses fellahs si misérables, de l'empire ottoman et de tout l'Orient, que dans l'intérêt des progrès de l'humanité tout entière.

---



# L'ÉGYPTE

## CHAPITRE PREMIER.

Départ pour l'Égypte; la côte d'Afrique; passage en Grèce; Milo; ruines de Trézène; Poros; arrivée à Alexandrie. — Alexandrie; aspect et description de la ville moderne; histoire de la ville ancienne; ses monuments; ses institutions scientifiques et littéraires; sa topographie.

Deux fois j'ai visité l'Égypte. La première fois, je suis parti de Toulon le 25 mai 1828, embarqué sur un navire de guerre fin voilier, qui nous fit passer rapidement devant l'île de Corse et la Sardaigne, et doubler l'île de San Pietro; puis, mettant le cap au sud, nous fûmes bientôt en vue des côtes d'Afrique, où nous vîmes d'abord l'ancienne Utique, asile de Marius. Nous approchions tellement du rivage, que nous distinguions parfaitement Biserte (Ben-Zer) et son alcaçar. Dans la baie de Tunis, près des ruines de Carthage, nous apercevions les restes du port qui a gardé le nom de saint Louis, et le lieu où mourut le dernier des rois de France qui aient défendu sans réserve et avec tant de valeur et d'éclat le christianisme en Orient. Après avoir doublé l'île de Pentelaria et Malte, où nous étions arrivés en cinq jours, nous éprouvions dans le golfe de la Syrte un terrible coup de vent de nord-est qui nous forçait de louvoyer et qui ne nous permit d'entrer qu'avec les plus grandes difficultés dans la mer Ionienne.

Le 7 juin, j'aperçus enfin le mont Taygète et les côtes de la Morée. Nous entrions dans la mer de Crète, laissant Candie et le mont Ida, encore couvert de neiges, à notre droite. Les Cyclades se présentaient devant nous. En peu d'heures, nous arrivions dans le port de Milo pour prendre un pilote. La population de Mélos a conservé le type admirable qui a servi de modèle à l'artiste dont le talent nous a légué cette Vénus qui fait maintenant l'admiration du monde entier.

Après une visite aux ruines du théâtre et au lieu où l'on a retrouvé ce

chef-d'œuvre de l'antiquité, je pris congé du consul, M. Brest, qui avait contribué si activement à faire acquérir à la France cette belle statue, et je me rendis à bord. Nous partîmes immédiatement pour Poros ; là, j'examinai les ruines du temple de Neptune, où mourut Démosthène ; puis, le lendemain, j'allai aux ruines de Trézène, dont le nom moderne est *Damala*, et qui a encore ses quais antiques, tout couverts de lauriers-roses. Je quittai bien à regret ces lieux remplis de si ravissants souvenirs, et dont je parlerai, d'ailleurs, avec plus de détails quand je donnerai la relation de mon voyage en Grèce.

Retournant à Poros, où j'avais voulu faire mes adieux à Capo d'Istria, alors président de la Grèce, nous partions, par un excellent vent arrière, filant neuf à dix nœuds, pour cette terre antique des Pharaons, cette merveilleuse Égypte, but si désiré de mon voyage. L'île de Crète, Santorin, Callisto (la belle), Rhodes, passaient devant nous comme un de ces panoramas mouvants qui éblouissent les yeux et l'esprit.

Le 19 juin, j'apercevais à l'horizon une ligne dorée. C'était le sol d'Alexandrie, puis la colonne de Pompée, et enfin le Phare, l'aiguille de Cléopâtre, le palais de Méhémet-Ali, et les maisons, d'une blancheur éclatante, de la ville moderne. Le consul général de France, M. Drovetti, qui, après avoir servi dans l'armée française lors de l'expédition d'Égypte, était devenu l'ami de Méhémet-Ali et l'avait aidé de son expérience et de ses lumières dans le mouvement de civilisation de cette contrée, envoyait à bord son drogman pour me prier d'accepter dans sa maison, l'une des plus remarquables de la ville et des plus intéressantes par ses souvenirs, l'appartement que le général en chef de l'armée d'Égypte avait occupé à son débarquement à Alexandrie. Dans une relation de mes voyages en Orient, qui ne sera pas écrite au point de vue des antiquités, des arts et de l'histoire, je donnerai la description de cet hôtel, qui existe encore et mérite d'être visité avec intérêt pour avoir reçu Napoléon, Kléber, Desaix, et les généraux les plus célèbres de l'armée française.

Mon second voyage en Égypte eut lieu en 1830. Je m'embarquai à Toulon, sur un brick de l'État, au mois d'avril.

Je ne veux pas passer aux études sérieuses que je vais développer sur l'histoire de cette terre antique sans donner un souvenir à l'un des hommes les plus remarquables de la cour de Méhémet-Ali, Boghoz-Bey, son ministre des affaires étrangères, qui eût été, même en Europe, un ministre d'un grand mérite.



Présenté par M. Drovetti au vice-roi, je reçus l'invitation de le visiter souvent. Cet homme de génie était alors dans tout l'éclat de sa renommée. Grâce à la bienveillance qu'il m'accorda pendant tout mon séjour en Égypte, je pus m'entretenir souvent avec lui dans des réceptions intimes, qui contribuèrent puissamment à la connaissance que je voulais acquérir de l'Égypte et au succès de ma mission.

Avant de me rendre au Caire, j'eus le bonheur, à Alexandrie, dans cette antique ville des bibliothèques et des études, de travailler à l'Essai que je vais donner sur les sciences, les antiquités, l'histoire et les arts de l'Égypte, modeste travail dont le sujet a été traité avec tant d'éclat par des hommes plus heureux et bien plus savants que moi.

Rien n'est plus triste que l'aspect de la moderne Alexandrie (en turc *Iskanderieh*). Vous n'apercevez hors des murs que des sables éblouissants, coupés de temps à autre par quelques rares palmiers, des câpriers et la soude qui tapisse le sol. Du reste, point de promenade agréable; nulle avenue ombragée dans ces plaines monotones et désolées. Il faut en excepter toutefois quelques jardins particuliers et le couvent des moines chrétiens. Une ligne redoutable de fortifications, construites par le vice-roi Méhémet-Ali, entoure la ville nouvelle, dans laquelle l'ancienne île d'Antirhode se trouve aujourd'hui enclavée. Des ruines qui se montrent sur une hauteur la font reconnaître.

En arrivant par mer, Alexandrie semble sortir du sein des eaux. Deux monticules apparaissent d'abord au loin, comme deux montagnes, dans l'enceinte de la ville arabe; bientôt la colonne de Dioclétien, connue plus particulièrement sous le nom de colonne de Pompée, se découvre aussi avec son chapiteau colossal. Ces points servent de reconnaissance aux navires.

Les monticules situés dans la ville arabe sont d'une hauteur de cent cinquante à cent quatre-vingts pieds. Celui qui domine le port Vieux se distinguait par une tourelle élevée à son sommet, dont l'usage était de servir de vigie. Les armées françaises couronnèrent ces collines par deux forts, dont l'un conserve le nom et consacre la mémoire du général du génie *Caffarelli*; l'autre est appelé *fort Bonaparte*. Il est vraisemblable que ces élévations de terrain sont factices, et qu'elles ont été formées successivement de décombres et de déblais de toute espèce amoncelés dans cet endroit. On y découvre en grande quantité des fragments de marbre, de porphyre, de briques, de granit, et des tessons de poterie.

Alexandrie possède une trentaine de mosquées. Comme la ville manque d'eau, on a cherché à y suppléer par les citernes. Chaque mosquée en a une. Leur capacité réunie peut contenir environ quinze mille quatre cents charges de chameau ; la charge est estimée à deux cents pintes, pesant quatre cents livres. Une pareille provision d'eau suffit pour abreuver toute la population pendant l'espace de cent vingt-huit jours. On rencontre partout sur les quais, dans les maisons particulières, dans les *okels* ou magasins publics, des débris de colonnes de brèche, de verre antique, d'albâtre, qui gisent sur le sol, ou ont été employés dans la construction des nouveaux bâtiments. Les rues de la ville, étroites et non pavées, les unes désertes, les autres encombrées de population, étaient mal entretenues et fort sales à l'époque de notre premier voyage. Les maisons sont blanchies sur les faces extérieures, surtout celles qui appartiennent aux Francs. Celles des négociants réunissent à l'intérieur des décorations et des meubles qui rappellent un peu l'Europe.

Alexandrie a peu d'édifices modernes dignes d'être cités. Cependant l'ancienne île de Pharos, réunie au continent par une chaussée, en possède plusieurs d'assez remarquables. On y distingue entre autres les palais du pacha et de sa famille. C'est dans cette île, aujourd'hui presque île, que les Européens, lors de l'expédition du général Bonaparte, construisirent un lazaret. Elle est appelée par les Arabes *Ras-el-Tyn*, c'est-à-dire le cap des Figuiers. Cette dénomination lui vient de la grande quantité de figuiers qu'on y cultive, lesquels donnent un fruit excellent. Son étendue est de plus d'une demi-lieue de longueur ; le terrain y est blanchâtre et peu fertile. Une digue percée d'arches qui laissent aux vagues de la pleine mer une libre communication avec le port Neuf, joint la presque île de Pharos au rocher, où se trouvait l'antique phare d'Alexandrie, sur lequel nous donnerons plus loin quelques détails. Au-dessus des revêtements de la jetée se dressent des murs crénelés dans le genre mauresque, qui défendent un chemin couvert d'environ seize cent cinquante pieds de longueur.

Une des commodités particulières à la ville d'Alexandrie, ce sont les ânes sellés et bridés que l'on trouve en station au coin de chaque rue et qui vous conduisent, comme au Caire, pour quelques paras, d'un bout de la ville à l'autre. Les étrangers et les gens du pays n'ont pas d'autres moyens de transport pour faire leurs courses, soit dans la cité, soit hors des murs.

Les bazars sont très-animés à Alexandrie, mais on n'y fait qu'un commerce de détail. C'est dans les *okels*, espèce de khans où l'on entrepose les marchandises provenant de l'Éthiopie, de l'Inde et de l'Europe, que l'on peut juger de l'importance commerciale de cette ville.

Par le nombre des soldats de sa garnison, par les fortifications dont elle est entourée, et le mouvement de ses troupes, la physionomie d'Alexandrie est peut-être encore plus militaire que commerçante. Sa population est loin d'être homogène. On y trouve des Arabes, des Turcs, des Coptes, des Barbaresques, des chrétiens de la Syrie et des juifs. On les voit dans les rues se presser d'un air affairé, et courir plutôt que marcher. Deux personnes en pourparler pour conclure une affaire de peu d'importance crient d'une telle force, leurs gestes, ainsi que leurs traits expriment une agitation si grande, qu'on croirait qu'elles vont se battre. Au reste, l'habitude de hausser la voix n'est pas particulière aux Alexandrins, elle est commune à tous les Orientaux, si l'on en excepte les Turcs, dont la gravité, la lenteur et quelquefois la dignité sont caractéristiques.

Le climat d'Alexandrie est le plus frais de l'Égypte : une brise de mer s'y fait régulièrement sentir tous les soirs. On trouve dans la ville plusieurs cafés, dont un seul est passable ; ils sont généralement tenus par les Francs. Quoique Alexandrie soit envahie par le désert, elle n'en a pas moins ses jardins. A la vérité, ils ne sont ni aussi beaux, ni aussi variés, ni aussi ombragés que ceux de Rosette, de Damiette et du Caire ; toutefois, par le contraste qu'ils offrent avec la nudité et l'aridité du sol environnant, ils ne laissent pas d'être très-agréables. On y cultive l'oranger, le citronnier, le sébestier, le jujubier, le henné, le figuier et quelques mûriers ; rarement on y voit le grenadier, le prunier et l'abricotier. En revanche, les plantes potagères, telles que la fève, le pois, la laitue, la chicorée, l'artichaut, le chou, le céleri, et surtout la ketmie, la molochie et l'aubergine y viennent en grande abondance.

Alexandrie, vue de la cité des Arabes, offre un aspect assez pittoresque. Sur le premier plan s'élève une mosquée au milieu d'une esplanade ; et, à gauche, en se rapprochant de la ville, un palais arabe converti en un établissement de bains. Un bois de palmiers se montre un peu plus loin ; vient ensuite la ville, qui s'étend de l'est à l'ouest, et se perd derrière une colline appelée le grand morne, où l'on a établi des fortifications. Sur la droite et au fond, vers le rivage, se dresse l'une des deux aiguilles

de Cléopâtre. Derrière est le soubassement faisant partie des ruines du palais de César, avec la porte de Rosette un peu plus à l'orient. Au milieu de la mer, en face, s'élève le château du petit Pharillon.

Comme dans tout le Levant, les maisons à Alexandrie ont leurs combles en terrasse, dont le sol est en terre ou en ciment. Point de fenêtres larges et hautes comme dans nos villes d'Europe. Les jours qui en tiennent lieu sont fermés par des grillages en bois de différentes formes, et disposés en saillie sur la rue. Ces treillis ou croisillons se trouvent si rapprochés qu'il est impossible de voir au travers du réseau de leurs mailles serrées les personnes qui habitent les appartements. Quelques-unes de ces maisons présentent intérieurement un aspect assez élégant. Un ou plusieurs salons composent le logement principal; les autres pièces de l'appartement ont des dimensions fort exigües, mais assez commodes. Ce sont, pour l'ordinaire, de petits cabinets disposés de chaque côté des salles.

Le grand salon est couronné d'un dôme carré, dont le haut est ouvert pour donner passage à l'air et à la lumière. Des balustrades légères et souvent gracieuses courent autour, et forment une espèce de balcon au-dessous; d'autres fois elles bordent simplement des terrasses abritées du soleil par une charpente. L'ameublement du salon consiste en des sofas placés aux extrémités. C'est dans cette pièce qu'on se tient constamment. Elle est tout à la fois la chambre à coucher et la salle de réception. On ne la trouve jamais située par bas, car les Égyptiens considèrent le rez-de-chaussée comme malsain. Ils n'emploient guère cette partie de la maison que pour serrer leurs provisions et les différents objets à leur usage. C'est toujours une espèce de magasin ou d'office.

Si les murs extérieurs des maisons ne présentent qu'une façade blanchâtre et sans ornements, en revanche les murs intérieurs sont ouvragés d'un travail fort original. Lambrissés à la hauteur de six ou sept pieds tout autour avec des panneaux de bois encadrés ou enjolivés de marqueterie, ils présentent une variété de figures bizarres. La plupart des planchers entre les sofas sont aussi en marqueterie de marbre ou de bois.

Du reste, bâties en pierres, les maisons d'Alexandrie ont plusieurs étages dans les quartiers populeux. La partie supérieure est généralement en charpente. La forme des fenêtres est un carré oblong sans aucun ornement. A cause de la saillie qu'on leur donne, il est difficile de voir dans la rue. Quant aux portes, elles sont surmontées d'un plan

incliné avec une spèce de sculpture. Les pierres dont se composent les jambages et les cintres sont taillées en voussoir, et emboîtées de manière à ne pouvoir se détacher.

A cause de la disette d'eau que la ville éprouve, chaque maison particulière possède une citerne et un puits dont l'eau, trop saumâtre pour être potable, n'est employée qu'aux besoins les plus ordinaires de la vie. Celle de quelques-uns d'entre eux cependant est meilleure. Les citernes sont entretenues par les propriétaires, qui les alimentent au moyen d'outres portées à dos de chameau, d'âne ou de mulet. Quant aux habitants pauvres, comme ils n'ont ni citerne ni puits dans leurs habitations, ils sont obligés d'aller dans les grandes citernes de la ville des Arabes puiser l'eau dont ils ont besoin. Contrairement à ce qui se pratique dans les cités musulmanes, plusieurs familles à Alexandrie logent dans la même maison.

La rue conduisant au port Vieux est une des plus larges et des mieux bâties de la ville nouvelle. Murs élevés, construits en pierres, blancs et lisses; treillis saillants ou croisillons aux fenêtres qui interceptent presque les rayons de la lumière; terrasses au-dessus des maisons; bâtiments à plusieurs étages, tel est l'aspect qu'elles offrent pour la plupart.

Quelques maisons situées dans cette rue se distinguent par un luxe d'ornementation fort rare dans les autres quartiers de la ville. En général, celles qui ont un peu plus d'apparence appartiennent à des Francs riches ou à des négociants. Mieux distribuées à l'intérieur, plus élégamment meublées, elles sont aussi au dehors façonnées avec plus de recherche. On en rencontre quelquefois où l'on a mêlé à la bâtisse des débris de monuments antiques. Une de ces maisons est élevée sur un portique dont les arcs sont supportés par des colonnes corinthiennes. On la voit à gauche, à côté d'une boutique de marchand. Cette rue est très-populeuse et animée par un grand nombre de magasins ouverts où sont étalées les productions variées de l'industrie et du commerce de l'Orient.

Il y a à Alexandrie un collège dirigé par les pères lazaristes, une école de Frères de la doctrine chrétienne, presque tous Français, une école de filles sous la direction de sœurs françaises de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, et un couvent de Franciscains. L'église des Franciscains, adossée au monastère, est très-vaste et assez belle; le dôme qui la surmonte dépasse en élévation les plus hauts minarets de la ville.

C'est un édifice moderne, construit sous Méhémet-Ali, et plus remarquable par ses proportions que par sa décoration intérieure. Cette église, entourée de jardins bien cultivés, est située dans la partie la plus saine et la plus aérée de la ville.

Comme centre commercial, Alexandrie a beaucoup grandi en importance depuis le gouvernement de Méhémet-Ali. Les Turcs avaient laissé ensabler le port Neuf, le seul qui fût autrefois abordable aux Européens, et le port Vieux menaçait de devenir impraticable par l'imprévoyante habitude qu'avaient les Turcs d'y jeter le lest de leurs navires. Ce dernier port, où l'amiral Brueys ne crut pas pouvoir abriter sa flotte, circonstance funeste à laquelle on dut la catastrophe d'Aboukir, contient aujourd'hui des vaisseaux de haut bord qui y entrent et en sortent avec la plus grande sécurité. Le port Neuf est moins sûr; quand les vents soufflent avec quelque violence, les navires y frappent le fond avec leur quille, et ce fond étant de roche, il arrive souvent que les câbles se rompent et laissent aller les bâtiments en dérive. Ce port est toutefois, à cause de son entrée et de sa sortie plus facile, le mouillage préféré par les navires de commerce. C'est là que se chargent et s'estivent ces milliers de balles de coton qui nous arrivent en Europe. On nomme *estivage* l'action de presser dans la cale les balles de coton, de manière à les réduire à moins de moitié de leur volume.

Comprenant toute l'importance politique d'Alexandrie, qui est la clef de l'Égypte, Méhémet-Ali mit tous ses soins à la réparation et à l'entretien de ses fortifications. Il a fait de cette ville un port militaire, et y a établi un arsenal. Sous son administration, se sont élevées, particulièrement dans la presqu'île de Ras-el-Tyn, de beaux palais, de vastes hôpitaux, et, dans le quartier des Européens, d'élégants hôtels pour les consuls des diverses nations de l'Occident. Les cimetières, qui étaient dans l'intérieur de la ville, ont été rejetés au dehors; les mares d'eau stagnante qui y croupissaient ont été desséchées et comblées. Les rues n'ont pas été pavées, il est vrai, mais elles sont tenues avec plus de propreté qu'autrefois. Des casernes, de nombreuses fabriques ont été bâties; une partie considérable des murs d'enceinte qui s'élevaient sur les bords de la mer a été abattue pour faire place aux agrandissements de la ville.

Ainsi régénérée, Alexandrie a vu sa population s'accroître rapidement. De huit mille âmes qu'on y comptait à peine à l'époque de l'expédition française, le nombre de ses habitants s'était élevé à trente mille lors

de notre second voyage en Égypte ; quelques années plus tard on l'évalua à soixante mille. La ville renferme aujourd'hui cent vingt mille âmes, y compris la population flottante. Sa prospérité commerciale suit la même proportion. Il y a cinquante ans, il entra dans son port six ou sept navires par an ; en 1855, il en est entré deux mille trois cent cinquante-sept, dont le dixième à vapeur. Elle comptait, il y a cinquante ans, huit ou dix négociants européens qui n'y étaient pas en sûreté ; aujourd'hui elle en compte des milliers.

En terminant cette description d'Alexandrie moderne, nous devons, pour la compléter, citer ici la belle page où Volney rend l'impression première que lui causa l'aspect de cette ville alors bien déchue. « Le nom d'Alexandrie, qui rappelle le génie d'un homme si étonnant, le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées, l'aspect du lieu qui présente un tableau si pittoresque ; ces palmiers qui s'élèvent en parasols ; ces maisons à terrasses qui semblent dépourvues de toit ; ces flèches grêles des minarets qui portent une balustrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il aborde dans un autre monde. Descend-il à terre ? une foule d'objets inconnus l'assaillent par tous ses sens ; c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effrayent son oreille ; ce sont des habillements d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures triangulaires et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches ; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase ; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille ; et ces pipes de six pieds, et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies ; et ces ânes sellés et bridés qui portent légèrement leur cavalier en pantoufles ; et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats ; et cette foule immense de chiens errants dans les rues, et ces espèces de fantômes ambulants, qui, sous une seule draperie d'une pièce, ne montrent rien d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion ; ce n'est qu'arrivé au gîte si désiré quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours sont masqués par des treillages, ce peuple maigre et noirâtre, qui marche nu-pieds et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge...

Mais un spectacle qui attire bientôt toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de la terre... A peine sort-on de la ville neuve, dans le continent, qu'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours qui forment l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte de débris de leurs sommets ; des pans entiers sont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné par les fouilles, percé de puits, distribué par des murs à demi enfouis, semé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, et où l'on ne trouve de vivants que des chacals, des éperviers et des hiboux. Les habitants, accoutumés à ce spectacle, n'en reçoivent aucune impression ; mais l'étranger éprouve une émotion qui souvent passe jusqu'aux larmes, et qui donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache autant le cœur que leur majesté élève l'âme. »

Alexandrie, la ville la plus moderne de l'Égypte ancienne et la seule qui ait survécu à ses ruines, réveille en effet de grands et imposants souvenirs. Trois époques ont marqué ses vingt et un siècles d'existence, et, durant cet intervalle, elle a été tour à tour l'Alexandrie macédonienne ou romaine, l'Alexandrie sarrasine ou arabe, enfin l'Alexandrie turque.

Aux jours des Pharaons, et même après la conquête de Cambyse, on ne voyait, sur l'emplacement où s'éleva depuis Alexandrie, qu'une misérable bourgade nommée *Rhacotis*, où stationnait la petite garnison égyptienne qui défendait ce lieu désert. Mais l'an 332 avant J. C., Alexandre ayant enlevé l'Égypte aux Perses, projeta de lui donner un port de mer pour la tenir sous la dépendance des flottes macédoniennes, et de faire de ce port la capitale de son empire. Entre le lac Maréotis et la Méditerranée, il existait une étroite langue de terre qui, abritée au nord par l'île de Pharos, formait sur cette côte un havre naturel et sûr. Après avoir calculé tous les avantages d'une position pareille, le conquérant jeta lui-même sur le site de l'humble *Rhacotis* les fondements d'une grande ville. Alexandre avait alors près de lui l'architecte Dinocrate. Cet artiste de génie s'était déjà rendu célèbre par la reconstruction du temple d'Éphèse, brûlé par Érostrate ; c'est lui qui avait conçu le projet gigantesque de tailler le mont Athos en une statue qui aurait représenté le conquérant de l'Asie portant une ville dans une de



ses mains, et versant d'une coupe, tenue de l'autre main, toutes les eaux de la montagne dans la mer. Dinocrate dirigea l'exécution des travaux; mais Alexandre voulut assister aux premières constructions de la nouvelle ville, dont il avait tracé lui-même le plan général, comme nous l'apprennent Arrien et Diodore de Sicile. Les embellissements qui la complétèrent plus tard ne firent que prendre la place que le fondateur y avait réservée; la grandeur d'Alexandrie se trouvait donc déjà dans la pensée d'Alexandre; on ne connaît pas d'autre exemple d'une ville sortie tout entière, avec toute sa destinée, du génie d'un homme. Une circonstance qui, selon Strabon, arriva dans le cours des premiers travaux, sembla faire préjuger à ceux qui en furent les témoins quelle serait la prospérité de la nouvelle ville. Pour répondre à l'impatience d'Alexandre, les architectes étaient occupés à marquer avec de la craie, sur le terrain, la ligne d'enceinte, mais la matière venait de s'épuiser au moment où survint le roi. Alors il ordonna de prendre, sur la portion de farine destinée aux travailleurs, ce qui serait nécessaire pour tracer les alignements des rues. Strabon ajoute que l'opération ainsi accomplie devint un présage de bon augure (1).

Ceinté de remparts et de tours, baignée au nord et au sud, la nouvelle cité devint à la fois une admirable position militaire et le premier marché du monde. Des rues d'une largeur et d'une longueur immenses la coupaient dans tous les sens; elles étaient si régulières, que l'œil, plongeant dans leur étendue, découvrait partout à l'horizon la bordure azurée du lac ou de la mer. Sur les places publiques, comme au sein des habitations, mille fontaines ruisselaient sur les dalles de granit ou jaillissaient en gerbes limpides. L'eau et l'air, double providence des pays brûlants, se jouaient dans cette ville privilégiée et conjuraient loin d'elle les fléaux d'un ciel d'airain.

Quand, des mains d'Alexandre, la capitale de l'Égypte grecque eut passé entre les mains des Lagides, chacun de ces rois tint à honneur d'ajouter quelque chose à ses splendeurs. La vieille Égypte fut dépouillée pour embellir la nouvelle favorite. Des blocs de granit sculptés, enlevés à Thèbes et à Memphis, de mystérieux obélisques détronés de leur base séculaire, voyagèrent à grands frais pour venir s'asseoir sur d'autres piédestaux. La ville grecque fut édifiée avec des matériaux égyptiens, et ses monuments portèrent le cachet de cette double origine. Des places immenses, des palais merveilleux, de vastes por-

(1) Strabon, liv. XXVII; voyez aussi Ammien Marcellin, XXII, 16.

tiques, des cirques, des temples, des hippodromes, où le marbre et le porphyre revêtaient mille formes, sortirent tout à coup de ce sol fécond en prodiges.

Bientôt, par une conception gigantesque, l'île de Pharos fut attachée au continent par un môle d'un mille de longueur, qu'on nomma l'*Hep-tastade*, parce que son étendue était de sept stades. Ce môle coupait en deux le havre d'Alexandre, et lui donnait ainsi deux ports : l'un appelé le *Grand Port*, l'autre *Eunorte*, ou port du Bon Retour. Le premier est aujourd'hui le port Neuf, l'autre le port Vieux. Pour maintenir entre eux des communications faciles, on jeta, vers chaque extrémité du môle, deux ponts sous lesquels les navires passaient à la voile. Un autre port, aujourd'hui comblé, fut creusé à main d'hommes ; il se nommait *Kibotos*, et communiquait avec le lac Maréotis par un canal. Au nord-est de Pharos était un petit rocher battu par les flots ; on le joignit à l'île par une digue, et c'est sur sa pointe que Sostrate de Cnide construisit ce Phare admirable, septième merveille du monde, qui se mirait dans la Méditerranée avec ses colonnades étagées et ses galeries aériennes. Dans la ville même, s'élevaient d'autres monuments qui ne le cédaient au Phare ni en majesté ni en grandeur : le *Sérapéon*, ou temple de Sérapis, les temples de Neptune et de Pan, les palais royaux des Ptolémées, dont le plus vaste et le plus magnifique était celui du promontoire de Lochias, le *Séma*, tombeau d'Alexandre, l'*Homérion*, ou monument d'Homère, le Gymnase, le *Dicastérion*, ou palais des tribunaux, l'Amphithéâtre, le Stade, etc.

Riche de tant d'édifices, Alexandrie avait aussi ses trésors de science, ses institutions littéraires, les plus célèbres de l'antiquité. Une immense bibliothèque, fondée dans le quartier de Bruchion par Ptolémée I<sup>er</sup>, d'après le conseil de Démétrius de Phalère, eut pour premiers bibliothécaires, après Démétrius lui-même, Zénodote, Callimaque, Ératosthènes, Apollonius et le grand critique Aristarque ; elle comptait, à la mort de son fondateur, plus de deux cent mille manuscrits, et ce nombre s'éleva dans la suite à sept cent mille. C'est là que furent déposés, avec tous les chefs-d'œuvre de la science et de la littérature de la Grèce, les livres de Moïse traduits en grec par ordre, ou du moins sous le règne des premiers Lagides, et l'histoire d'Égypte, écrite en grec à la même époque, par Manéthon, grand prêtre d'Héliopolis, d'après les documents conservés dans les archives du temple dont il était le gardien, ouvrage d'un intérêt inappréciable, dont il ne nous reste malheu-

reusement que quelques fragments chronologiques. Le *Musée*, vaste palais bâti par le premier des Ptolémées, réunissait les plus illustres savants du monde connu, et le fils de Lagus, élève attentif et silencieux, vint souvent lui-même sous ces portiques écouter les doctes leçons d'Euclide. La Bibliothèque et le Musée d'Alexandrie, avec d'autres institutions du même genre qui vinrent plus tard les compléter ou les remplacer, forment cet ensemble d'établissements ou de savants qu'on appelle *École d'Alexandrie*, et qui, pendant neuf cents ans, du siècle d'Alexandre à celui de Mahomet, fut le grand centre du mouvement intellectuel de l'univers. Durant ce long espace de temps, l'École d'Alexandrie fut à la tête de la pensée humaine ou en lutte avec ceux qui la dirigeaient. Rivale des écoles d'Héliopolis, de Memphis, de Pergame, d'Athènes, de Rome et d'Antioche, et entraînée dans tous les débats du temps, elle passa par toutes les révolutions des idées et des empires, par tous les genres de protection ou de persécution, par toutes les faveurs et les catastrophes. Réunie autour du palais des rois, partagée en une série nombreuse d'écoles spéciales, elle dut suivre successivement les tendances d'âges divers, celle du scepticisme le plus absolu, comme celle du mysticisme le plus exalté. Engagée enfin, par la force des choses, dans la lutte de plusieurs religions, l'École d'Alexandrie, dont les musées et les bibliothèques furent tour à tour livrés à tous les genres de violence, à l'incendie, au pillage, offre dans son histoire un drame fortement marqué de péripéties. Cette histoire a été racontée avec autant d'érudition que de talent par un écrivain éminent, M. Matter, qui a donné en même temps les plus précieux détails sur la topographie de l'ancienne Alexandrie (1). Il n'entre pas dans le plan de notre livre d'exposer ici, même sommairement, la longue influence, les éclatantes illustrations et les vicissitudes de cette école célèbre. Il nous suffira de rappeler qu'à partir du moment où le christianisme s'éleva sur le trône impérial avec Constantin, l'École d'Alexandrie continua longtemps de lutter contre l'ordre de choses nouveau que voulait le monde et que protégeaient les empereurs, et que si elle succomba, dernier asile du polythéisme, sous le progrès des institutions chrétiennes, elle était encore une ruine glorieuse lorsqu'elle expira sous le mahométisme, qui venait de faire son entrée triomphante dans Alexandrie.

(1) *Histoire de l'École d'Alexandrie, comparée aux principales écoles contemporaines*, par M. J. Matter, conseiller et inspecteur général de l'Université; 2<sup>e</sup> édition. Paris, 1840-1848. 3 vol. in-8.

Pour entretenir ce luxe de monuments, de fondations, d'établissements divers réunis dans Alexandrie, il fallait de grandes ressources. Le commerce de la cité suffisait à tout. Touchant à l'Inde par la mer Rouge, à l'Europe par la Méditerranée, partie intégrante du continent africain, et presque limitrophe de l'Asie, Alexandrie était alors le point central du monde connu. Les vaisseaux grecs, romains et carthaginois venaient se rencontrer dans ses ports avec les caravanes arabes qui se pressaient sur les quais de cette ville. L'Orient s'y trouvait en présence de l'Occident. Alexandre avait si bien compris et si bien calculé toute l'excellence de cette position, qu'il fallut pour enlever à l'Égypte son monopole commercial, dix-huit siècles et la découverte du cap de Bonne-Espérance.

Sur les quais d'Alexandrie, dans ses marchés, au sein de ses rues, affluait une population de neuf cent mille âmes, population marchande ou industrielle, exploitant dans des échanges à peu près universels une mine féconde de richesses. Les communications intérieures étaient activées par des canaux et par des lacs. Celui de Canope, navigable du Nil à Alexandrie, servait, dans sa double destination, à l'entretien des fontaines et au transport des marchandises. Ce canal, fertilisant le pays qu'il coupait, était bordé de vignes, de dattiers et de sycomores. Sur ses rives se groupaient des maisons de plaisance et des jardins délicieux. C'est ce même canal que Néhémet-Ali a fait recreuser il y a quelques années, sous le nom de canal *Mahmoudieh*.

Telle fut l'Alexandrie des Grecs, ville de bonheur et d'opulence. Elle se montra, aux jours de sa jeunesse, riante, belle et fraîchement parée. Tout dans son sein respirait la joie et l'amour. Son histoire elle-même, si on la considère indépendamment de l'influence littéraire et scientifique de sa célèbre école, n'est qu'un pompeux roman où tout est grandiose, sauf pourtant les passions humaines qui s'y montrent mesquines et désordonnées. C'est à Alexandrie que régna la dernière des Lagides, Cléopâtre; c'est là qu'elle s'embarqua lorsque, sommée de comparaître devant le vainqueur, elle partit pour Tharse dans un navire à la carène dorée, aux voiles de pourpre et de soie; c'est là qu'entraînant à sa suite un amant déchu, elle ramena sa flotte fugitive, et vint, avant de mourir, noyer dans des orgies fastueuses les honteux souvenirs d'Actium.

Peu d'années auparavant, pendant la guerre contre Pompée, César combattant contre les habitants d'Alexandrie avait brûlé la flotte égyptienne, et l'incendie, se communiquant du port à la ville, avait consumé

la célèbre bibliothèque des Ptolémées. Le dictateur n'a point parlé dans son histoire de ce désastre ; mais Plutarque, Dion et Tite-Live nous en ont fourni le récit. C'est pour réparer la perte de tant de précieux manuscrits que Cléopâtre avait fondé à Alexandrie la bibliothèque du Sérapéum, pour l'accroissement de laquelle Marc-Antoine lui fit don des deux cent mille volumes de la bibliothèque d'Attale, roi de Pergame.

Devenue romaine, Alexandrie s'enrichit encore d'un grand nombre de monuments remarquables, parmi lesquels nous nous bornerons à citer le *Cæsareum*, ou temple de Jules César, le *Sébastéum*, temple d'Auguste, le *Claudium*, palais fondé par Claude pour la réunion des savants, à l'imitation du *Musée*. Elle se maintint quelque temps prospère sous ses nouveaux maîtres ; mais depuis le règne d'Adrien, et surtout depuis Caracalla, qui se vengea des épigrammes de la population d'Alexandrie par le massacre de ses habitants et la suppression de ses privilèges, cette ville déchet graduellement de son éclat et de sa puissance. Prise par Zénobie, reine de Palmyre, l'an 269 de notre ère, reprise en 272 par Aurélien, qui détruisit ou ravagea son plus beau quartier, le *Bruchion* ; subjuguée plus tard par des aventuriers, reconquise enfin par Dioclétien, en 298, elle passa, à l'époque du démembrement de l'empire, sous la domination des empereurs d'Orient.

La décadence d'Alexandrie fut la conséquence nécessaire de la chute du polythéisme, dont elle était le foyer. Dès le premier siècle de l'Église, la foi chrétienne, introduite dans cette ville par l'évangéliste saint Marc, y avait jeté de profondes racines. Les docteurs du christianisme y avaient fondé, sous le nom de *Didascalée*, une école de philosophie, de dialectique et de polémique religieuse, qui, dirigée avec éclat par Athénagore, saint Panthène, saint Clément d'Alexandrie, Origène, combattit victorieusement, en face du Musée, les doctrines des philosophes païens. Siège d'un patriarcat qui tenait le premier rang après Rome, Alexandrie était devenue la seconde métropole de la chrétienté ; ses conciles, où se rassemblait l'élite des théologiens, firent autorité en matière de dogme, et son Église compte au nombre de ses prélats les plus illustres saint Athanase et saint Cyrille. Il y a, malheureusement, dans l'histoire d'Alexandrie chrétienne une page qu'on voudrait pouvoir effacer. Lorsque Théodose eut aboli, en 389, l'exercice du culte païen, l'exécution de ce décret, à Alexandrie, fut confiée au patriarche Théophile, qui, dans l'ardeur de son zèle, excitant l'indignation populaire contre le temple de Sérapis, fit briser les objets d'art et les statues de ses portiques et disper-

ser les livres de sa bibliothèque, qui était devenue le plus précieux dépôt des trésors littéraires de l'antiquité depuis l'incendie de la grande bibliothèque des Ptolémées. Les autres temples furent aussi dévastés, et nulle part, peut-être, la chute des monuments du paganisme ne s'opéra d'une manière plus violente, et nous pouvons ajouter, plus regrettable.

Malgré toutes ses vicissitudes, Alexandrie était encore florissante lorsque Amrou, lieutenant d'Omar, s'en empara, après un siège de quatorze mois, l'an 639 de notre ère. On connaît la lettre historique qu'écrivit le vainqueur à ce calife : « J'ai conquis la ville de l'Occident, et je ne pourrais énumérer ce que renferme son enceinte. On y trouve quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents théâtres, douze mille vendeurs de légumes verts, quarante mille juifs payant tribut, quatre mille musiciens et baladins... » Suivant le témoignage de trois écrivains arabes, Abd-Allatif, Aboulfaradje et Makrisi, le général musulman, dont la conduite fut pleine de clémence envers les habitants d'Alexandrie, se montra impitoyable pour les monuments des lettres et des arts que renfermait cette ville célèbre. Amrou ayant demandé à Omar ce qu'il devait faire des manuscrits qu'il avait trouvés à Alexandrie, le calife lui répondit : « Si ces livres ne contiennent que ce qui est écrit dans le livre de Dieu (le Koran), ils sont inutiles ; s'ils sont contraires au saint livre, ils sont pernicieux ; dans l'un et l'autre cas, brûlez-les... » L'historien Aboulfaradje, qui nous a conservé le texte de cette réponse, ajoute que, selon l'ordre d'Omar, les livres d'Alexandrie chauffèrent pendant six mois les bains de la ville. La critique a élevé des doutes sur l'acte de sauvage barbarie reproché au calife Omar ; on a fait remarquer que les musulmans n'avaient pu détruire, au septième siècle, la bibliothèque des Ptolémées, puisqu'elle avait péri par un incendie pendant la guerre entre César et Pompée. Mais cette objection est sans valeur. Il ne s'agit pas ici de la première bibliothèque des Lagides, laquelle d'ailleurs n'avait pas certainement péri tout entière (1), mais de celle qui lui avait succédé.

Le Sérapéum avait recueilli, avec les débris de cette grande collection, les deux cent mille manuscrits de Pergame, et plus tard ceux du Sébastéum ou temple d'Auguste, lorsque ce dernier monument eut été dévasté sous Aurélien. Les chrétiens, sous le règne de Théodose,

(1) Les textes hébraïques des livres de Moïse, traduits en grec sous Ptolémée Philadelphe, et qui se trouvaient dans la grande bibliothèque lorsqu'elle fut incendiée, avaient été transportés dans le Sérapéum, où ils existaient encore du temps de saint Jérôme.

avaient, il est vrai, comme nous venons de le voir, dispersé les manuscrits du Sérapéum, mais ils ne les avaient pas tous anéantis, et il a été constaté que depuis le cinquième siècle jusqu'à l'invasion arabe, il existait encore dans l'ancienne enceinte de ce temple de Sérapis un grand portique avec des salles de lecture où l'on avait réuni une bibliothèque considérable, formée des restes des anciennes, et dans laquelle devaient se trouver aussi les manuscrits rassemblés par les chrétiens d'Alexandrie. L'existence de cette nouvelle bibliothèque à l'époque de la conquête musulmane a été admise comme incontestable par Langlès (1) et Silvestre de Sacy (2), et depuis complètement démontrée par M. Matter (3). Il ne peut y avoir à cet égard aucun doute, car on ne saurait admettre qu'il ne fût resté aucun dépôt de manuscrits, aucun centre de recherches littéraires et scientifiques dans une ville qui n'avait jamais cessé de cultiver les études profanes comme les études chrétiennes, qui comptait dans les derniers siècles de son existence littéraire d'illustres savants, comme Théon d'Alexandrie et sa fille Hypatie, des poètes et des romanciers comme Coluthus et Achille Tatius, et où professaient encore, au moment de l'arrivée d'Amrou, Jean Philoponus et Marinus. Le lieutenant d'Omar a donc trouvé à Alexandrie des collections de manuscrits; les historiens arabes attestent qu'il les a fait jeter au feu, et cet acte de barbarie est d'ailleurs trop conforme aux mœurs de la race musulmane pour qu'on puisse le révoquer en doute.

Sous les califes Abassides, qui transportèrent à *Fostat* le siège du gouvernement, la cité d'Alexandre, descendue au second rang des villes égyptiennes, marcha rapidement vers sa décadence. En 875, elle avait tellement souffert dans sa population, que la vaste enceinte de ses murs ne renfermait plus qu'un désert; il fallut la resserrer dans un moindre espace. Les murailles grecques furent abattues sous le quinzième Abasside; une enceinte nouvelle, flanquée de remparts et de tours, fut élevée par les soins de Touloun, alors gouverneur de l'Égypte. Dans cette enceinte se renferma l'Alexandrie sarrasine ou arabe, qui, habitée aujourd'hui, a pourtant conservé ce nom. Cette nouvelle cité, édifiée avec les matériaux de l'ancienne, n'était dépourvue ni de régularité ni de grâce. Coupée en échiquier, elle offrait le contraste de

(1) *Voyage de Norden, avec notes et éclaircissements de Langlès*, tome III, page 173 et suivantes.

(2) Sacy, *Ab-Allatif*, page 243.

(3) *Histoire de l'École d'Alexandrie*, deuxième édition, tome I, pages 323 à 329.

constructions récentes et d'édifices primitifs. Riche malgré toutes ses pertes, elle jouissait encore des bienfaits d'une admirable position, et gardait dans ses mains le sceptre du commerce asiatique. En 868, des lieutenants rebelles enlevèrent la ville aux Abassides ; les Fatimites s'en emparèrent en 969.

Au siècle des croisades, Alexandrie fut assiégée pendant trois ans par Amaury, roi de Jérusalem, et défendue par Saladin, dont le nom était encore inconnu, et qui devait plus tard régner glorieusement sur l'Égypte et la Syrie. Guillaume de Tyr, auteur contemporain, raconte cette expédition des Francs, et nous dit que la ville d'Alexandrie était alors florissante. » On y apporte de la haute Égypte, par le Nil, une grande » quantité de marchandises et toutes les choses nécessaires à la vie. » Les productions étrangères à l'Égypte y arrivent par mer de toutes » les contrées et sont toujours en abondance ; aussi dit-on qu'on y » trouve toutes sortes d'objets utiles plus qu'en tout autre port de mer. » Les Indes, le pays de Saba, l'Arabie, les deux Éthiopies, la Perse et » toutes les provinces environnantes envoient dans la haute Égypte, » par la mer Rouge, jusqu'à une ville nommée Jedda, située sur le » rivage de cette mer, les aromates, les perles, les trésors de l'Orient et » toutes les productions inconnues dans nos pays ; arrivées en ce lieu, » on les transporte sur le Nil, et de là elles descendent à Alexandrie ; » aussi les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident se rencontrent-ils » continuellement dans cette ville, qui est comme le grand marché des » deux mondes. » L'archevêque de Tyr ajoute qu'il y avait autour d'Alexandrie un grand nombre de jardins qui présentaient l'aspect le plus agréable et ressemblaient à de belles forêts. Quand la bannière d'Amaury eut été arborée sur la tour du Phare et qu'on eut signé la capitulation, les chrétiens s'empressèrent d'entrer dans la ville, et furent très-surpris de voir un si grand nombre d'habitants, armés pour sa défense, se rendre à discrétion ; les troupes d'Amaury ne se composaient que de cinq cents chevaliers et de quatre ou cinq mille fantassins, tandis que la cité avait plus de cinquante mille hommes en état de porter les armes. Cette expédition du roi Amaury est de l'an 1167. (Voyez Guillaume de Tyr et Michaud, *Histoire des Croisades et Correspondance d'Orient*, t. VII). Quatre ans plus tard (1171), Alexandrie fut conquise par Saladin, et demeura, ainsi que toute l'Égypte, au pouvoir de sa dynastie, et ensuite de celle des Mameloucks jusqu'en 1518, que le sultan Sélim la réunit à l'empire ottoman. De cette dernière



époque date l'Alexandrie des Turcs, misérable débris de la cité d'Alexandre.

Déjà, au commencement du seizième siècle, un coup mortel lui avait été porté. Le cap de Bonne-Espérance, doublé par les navires de Gama, venait d'ouvrir au commerce de l'Inde une route nouvelle. Désormais réduite à des échanges avec l'Arabie et l'Afrique, frappée à mort dans son industrie comme elle l'avait été dans ses monuments, pressurée par des pachas avides, Alexandrie fut conduite jour par jour au dernier degré d'abaissement. Sa dépopulation fut si rapide, que la ville arabe devint à son tour trop vaste pour ses habitants ; il fallut l'abandonner. Les sables, empiétant sur la mer, avaient agrandi le môle qui unissait l'île de Pharos au continent ; c'est là que fut reléguée la moderne Alexandrie, c'est là, sur un promontoire étranglé, que quelques milliers d'âmes représentaient, il y a à peine un demi-siècle, les neuf cent mille Alexandrins des Lagides ; c'est là qu'un amas confus de maisons délabrées tiennent la place de la cité des Ptolémées et des califes. Toutes les traditions, tous les monuments ont cédé au temps et au fanatisme. Le désert, libre dans ses envahissements, s'est jeté sur la ville comme sur une proie ; il a enterré les pilastres, recouvert les colonnades et les chapiteaux, comblé les ports, les canaux et les aqueducs, enfin stérilisé cette campagne, jadis si animée et si vivante.

Aujourd'hui, sur ce sol bouleversé par tant de mains et durant tant de siècles, il ne subsiste plus que deux monuments de l'ancienne Alexandrie : la colonne dite de Pompée et les obélisques ou aiguilles de Cléopâtre. Nous en donnerons une description sommaire, et nous chercherons ensuite, en étudiant la topographie de la ville antique, à déterminer l'emplacement de ses grands édifices disparus.

La colonne de Pompée ou colonne Dioclétienne, située à un quart de lieue environ de la porte méridionale de la ville arabe, se trouvait jadis comprise dans l'enceinte même d'Alexandrie. Dominant les minarets, les obélisques et le château du Phare, elle n'a plus aujourd'hui qu'une utilité, celle de servir de point de reconnaissance aux vaisseaux qui arrivent du large et aux caravanes qui débouchent du désert. C'est une colonne haute de quatre-vingt-huit pieds et demi (1), d'un seul bloc de granit rose, dont l'exécution et le poli sont admirables ; son diamètre

(1) Voyez sur les mesures de ce monument : *Rapport sur la colonne de Pompée*, lu à l'Institut d'Égypte, par Norry, et publié dans les *Mémoires sur l'Égypte*. Paris, Didot, an VIII, tome I<sup>er</sup> page 59.